

NELSON MONFORT

Le Roman de
Londres



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

NELSON MONFORT

Le Roman de Londres

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBN : 978-2-268-07504-4

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

melon, des horloges gothiques et des poinçonneurs galonnés. Contre les colonnes sales, que la fumée des locomotives transformait en paysage de conte de fées, étaient disposées de petites boîtes en verre. Dans celles-ci, on pouvait voir des machines étranges, en miniature. Je ne sais à quoi elles servaient, mais elles étaient belles, rutilantes, minutieusement peintes. Chez moi, j'avais des Dinky Toys, des petites voitures et aussi un train électrique Märklin, cependant rien n'approchait la beauté de ces maquettes de Waterloo Station. On glissait un penny dans une fente, et le mécanisme se mettait en marche : de la vapeur sortait de la cheminée, des poulies étaient activées. C'était plaisant à regarder. Sans doute ces modèles réduits étaient-ils la reproduction de locomotives primitives...

Quand je vais à Londres, aujourd'hui, je prends le train. L'Eurostar me fait passer sous la Manche, et je songe à Thomé de Garamond, le premier ingénieur à avoir pensé au tunnel, il y a près d'un siècle et demi... À Waterloo Station, en débarquant, je me revois, garçonnet, émerveillé par ce qui m'attendait, cette ville de Londres qui s'ouvrait devant moi.

Rien qu'avec la dénomination des lignes de métro, Bakerloo, Jubilee, Northern, Circle Line..., je suis heureux de retrouver Londres. Au fil des quartiers et des rues, je me remémore ces fameux personnages qui ont marqué l'histoire de la ville : Benjamin Franklin, Karl Marx, Freud, Darwin. Les artistes aussi : Laurence Olivier, Turner, Haendel, et, oui, Vivienne Westwood. Sans oublier Sherlock Holmes et Joseph Merrick, plus connu sous le nom d'« Elephant Man »... Londres devient ainsi un tremplin pour l'imagination.

De la bataille d'Hastings aux jeux Olympiques, Londres, pour moi, est un roman.

Voici donc mon roman de Londres.

Le Londres de la Tour

C'est un éléphant qui a rendu célèbre la tour de Londres. Placide, enchaîné, l'animal tournait en rond dans le zoo (à l'époque, en 1255, on parlait de « ménagerie ») et tous les Londoniens venaient l'observer. Il est vrai qu'on pensait alors que cette bête exotique pouvait transporter des montagnes, guérir l'impuissance, lire dans l'avenir, détruire des forteresses et communiquer par la pensée avec les outardes. C'était de surcroît l'animal favori de Noé lors du Déluge. Le pachyderme – certains l'avaient baptisé Mamelouk, d'autres Darugache, noms étranges en rapport avec l'exploration des confins du monde –, reclus à l'ombre de la Tour, offrait un spectacle extraordinaire. Les enfants lui lançaient des feuilles, les parents béaient, les religieux priaient. « Dieu, Toi qui es bonté, pourquoi nous as-Tu envoyé monstre si dissemblable ? Que Ta volonté soit faite ! », murmurait Damien le Copiste devant la bête.

En fait, cet éléphant était un cadeau de Louis IX, roi de France, à Henri III d'Angleterre. Saint Louis – patronyme sous lequel il demeure dans la mémoire de tous les écoliers de France – avait ceint la couronne en 1226, à douze ans, avant de prendre le pouvoir des mains de sa mère, Blanche de Castille, en 1241. Diplomate, juriste, guerrier des croisades, il avait ramené l'animal d'Égypte, lui faisant faire escale à Chypre et à Damiette après sa captivité à Tyr. Longtemps en conflit avec le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour commencer, Jean sans Terre impose l'idée que la Loire est une flèche dirigée contre le cœur de la France, Paris. Non seulement les armées de Philippe seront ainsi écartelées entre une rive sud et une rive nord, mais la progression par voie navigable est une façon d'avancer assez rapide. Philippe est par ailleurs obligé de défendre son royaume au Nord, en Flandre, et sur les marches allemandes. Le monarque anglais donne ordre à ses seigneurs de créer des milices locales, lesquelles prendront éventuellement les armes contre les Français si ceux-ci ont le front de poser le pied en Angleterre. En attendant, il est primordial de former une armée tant moderne que puissante. Jean fait venir les chevaliers et les force à contribuer à l'effort de guerre, en dépit des réticences de certains. Puis il recrute des architectes capables de monter des murailles, de construire des défenses, de comprendre l'art délicat de la guerre. Il favorise aussi deux nouvelles armes redoutables : l'arc long et l'arbalète. Le premier offre une portée de 200 mètres ; la seconde, bien que d'une moindre amplitude, une force de pénétration de 75 kilogrammes. Un carreau d'arbalète peut traverser d'excellentes armures et, de surcroît, c'est une arme extrêmement précise qui atteint au mieux une vitesse de départ de 300 kilomètres-heure. Une pluie de flèches peut décimer une cavalerie ; un jet serré de carreaux, semer la panique dans une infanterie. Dernière décision du souverain : augmenter, développer, renforcer la flotte. Désormais, ce sera une priorité pour l'Angleterre, tout au long de son histoire. La Royal Navy, d'une certaine façon, sera l'héritière de Jean sans Terre.

Dans son palais de Westminster, le roi élabore sa revanche contre la France. Après tout, il revient à Londres d'être le centre de la terre, pas à Paris. Jean sans Terre charge son frère, le bâtard Guillaume Longuépée, de mater l'Irlande et le pays de Galles, puis, en 1213, de détruire la flotte française à Damme, en

Flandre. Entre-temps, le monarque a fait reculer Alphonse VIII de Castille, qui s'était engagé au-delà des Pyrénées, et enlève au retour la ville d'Angers. Une trêve avec Philippe Auguste, finalement, est imposée. Jean en profite pour forger de nouvelles alliances, circonvenir des opposants et écarter définitivement la menace d'une invasion.

À Londres et dans les châteaux, le mécontentement, cependant, croît. Les nobles sont las de ces guerres qui assèchent leurs trésors, pompent leurs finances, limitent leurs ambitions et, surtout, diminuent leur pouvoir. Philippe Auguste, en France, est occupé par sa croisade contre les albigeois, mais il n'a pas abandonné son rêve : envahir l'Angleterre. Jean sans Terre, lui, offre son soutien au comte de Toulouse et poursuit son travail de sape. Hélas, ses barons grognent. Ils complotent. Une conspiration est découverte, menée par Robert Fitzwalter.

Lorsque le roi prend la mesure de l'agitation des barons, il cherche un allié puissant qui puisse mettre un terme à cette affaire. Il se rapproche donc du pape Innocent III et envoie une délégation à Rome. Une partie des émissaires est capturée en France. Malgré tout, Jean sans Terre maintient ses offres : le pape, lui, réclame qu'on restitue à l'Église les trésors saisis par la couronne. Les barons du Nord font grise mine. D'une part, le conflit de Jean avec Philippe Auguste leur importe peu : ils sont loin. D'autre part, ils sont lourdement endettés auprès de la couronne, ce qui les place dans une position de dépendance désagréable. Afin d'effacer cette dette, ils optent pour le moyen le plus simple : ils se révoltent contre Londres. En réaction, le roi abroge nombre de privilèges, se créant ainsi des ennemis. Même les grands bourgeois londoniens commencent à maugréer. Cinq d'entre eux s'allient et offrent une grosse somme au prince Louis, fils de Philippe Auguste (qui montera sur le trône plus

tard, en 1223), pour qu'il s'assoie sur le trône de Jean sans Terre, à Westminster.

Londres, à cette époque d'agitation, est immense : les rues sont bordées de belles maisons et d'églises en pierre de taille, des trottoirs en bois évitent de se souiller. Le cœur de la cité est peuplé de quarante mille habitants, parmi lesquels de nombreux mendiants. Le brassage social est invraisemblable : des importateurs d'épices se font construire des hôtels particuliers qui jouxtent des ruelles où la populace – poissonniers, écorcheurs, porteurs d'eau – se presse. Des chevaux passent, des mules apportent des marchandises, des colporteurs jouent des coudes et les gentilshommes enjambent le caniveau qui charrie les détritrus au milieu de la chaussée. À certains endroits, où les familles riches rejettent le crottin de leurs chevaux, des piles malodorantes se forment, arrêtant parfois le flux de l'eau qui s'écoule. De multiples toitures sont encore en chaume, dans l'esprit des constructions normandes. Les bâtiments sont aisément inflammables, et un incendie en 1212 a donné lieu à une ordonnance royale qui impose d'utiliser de la pierre et des tuiles. Des barils vides obstruent les rues, des étalages ouverts réduisent la surface de circulation disponible et, malgré l'interdiction, des chiens et des porcs déambulent librement, ajoutant à l'impression de chaos. Londres est une « marmite en mouvement », explique un visiteur. Les prostituées, bien que chassées par les sergents de ville, reviennent, et les policiers municipaux vérifient que chaque maisonnée possède un seau et une échelle – en cas d'incendie. Les lépreux sont strictement tenus à l'écart de la ville ; un couvre-feu astreint les taverniers à fermer à l'heure dite, soit 9 heures du soir en été, 7 heures en hiver. La nuit, la cité est pleine de bruits : cris, vaticinations, chansons, braillements. Les crimes sont punis par une amputation (variable selon le degré de délinquance) et les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À plus de quarante ans, protégé par la reine, il ne craint plus rien. Sauf que... Sauf qu'Élisabeth meurt le 24 mars 1603. Shakespeare l'a vue deux semaines auparavant. Le nouveau roi, Jacques I^{er}, sera-t-il aussi protecteur ? C'est le fils de Marie Stuart, la reine d'Écosse exécutée. Par chance, il aime le théâtre et, dit-on, les garçons. Shakespeare va profiter de ses largesses : désormais, la troupe se nommera The King's Men et la plus belle, la plus grande, la plus moderne des salles sera construite. Ce sera le Globe.

En 1599 donc, Richard Burbage, l'associé de Shakespeare, hérite de son père deux salles. Le Blackfriars et The Theatre. Burbage est acteur ; il lui arrive de jouer dans la troupe de son ami. Il y tient d'ailleurs souvent des premiers rôles : dans *Hamlet*, dans *Othello*, dans *Richard III* et dans *le Roi Lear*. Tous deux décident de démonter le vieux Theatre. Les boiseries, la charpente, les décors sont sauvegardés et transportés sur les rives de la Tamise. On choisit un terrain (un peu marécageux, par malheur), et les travaux commencent. Il convient de loger beaucoup de spectateurs. On voit grand. À l'été 1599, tout est achevé. On ouvre avec une pièce de Ben Jonson : c'est le succès.

La salle est admirable : le Globe comporte trois étages, mesure 30 mètres de diamètre et contient trois mille places. Dans la fosse, devant la scène, les sièges sont peu chers. Au-dessus, plusieurs rangées de fauteuils et un plateau de 13 mètres de large sur 8 mètres de profondeur. La devise de l'endroit est célèbre : « Le monde est une scène ». Las ! Le Globe sera détruit par un incendie en 1613. Reconstitué en 1614, il sera définitivement fermé en 1642.

Shakespeare vit alors de belles années : il investit dans l'immobilier, devient, sinon riche, du moins très aisé. Ses

œuvres, qui sont publiées, connaissent un engouement sans précédent. Il continue de jouer, plus rarement cependant. De temps en temps, il se rend à Stratford-upon-Avon, mais Londres, désormais, est sa ville. Les théâtres de la capitale réclament ses pièces : la Rose, le Swan, le Hope, tous lui sont ouverts. La cité s'agrandit : chacun cherche à bâtir, l'époque est à la prospérité. Afin de brider la construction, le conseil de la reine impose une surface minimale. Impossible d'édifier quoi que ce soit si l'on ne possède pas une quinzaine de milliers de mètres carrés. Les moins fortunés, donc, se déplacent à l'extérieur de l'agglomération, créant une banlieue immense. On se met à cartographier Londres, cela devient nécessaire pour s'y repérer. C'est un chaos urbain : des églises dans tous les sens, des hôtels particuliers sans plan d'urbanisme, des voies de passage de guingois, des catastrophes en tout genre ; incendies, orages, inondations, et même un tremblement de terre en 1580 !

Le 5 novembre 1605, un homme est découvert dans une cave du Parlement, assis sur des barils de poudre. Il se nomme Guy Fawkes. C'est un catholique anglais qui s'est engagé dans l'armée d'Espagne pour lutter contre les protestants. Il s'est battu au siège de Calais et, amer, a accepté d'entrer dans la conspiration des Poudres où un seigneur, Robert Castesby, a imaginé de tuer tous les occupants de la Chambre des lords.

Fawkes est arrêté alors qu'il tient à la main une mèche enflammée. Le complot est démonté. Toute la cruauté de l'État va se tourner contre lui : il est torturé, avoue tout, livre les noms de ses complices. Il sera traîné par des chevaux, puis pendu et découpé, selon la coutume. Plus personne n'essaiera de conspirer pendant un bon moment.

Le roi Jacques peut être serein. Il fait représenter *Hamlet* sur son bateau alors qu'il navigue vers la Sierra Leone, en Afrique. Shakespeare vieillit. Il arrondit ses fins de mois en composant

de la poésie sur commande. Ses poèmes érotiques – où il fait l'éloge d'une passion bisexuelle – émergent et font scandale. Il se lance dans un nouveau projet panachant musique et drame, *la Tempête*, qui sera joué aux Blackfriars que les King's Men viennent de racheter. L'auteur s'est inspiré de l'aventure d'un bateau, le *Sea Adventure*, échoué aux Bermudes après avoir essuyé une tempête extraordinaire, alors qu'il cheminait vers l'Amérique.

Non seulement Shakespeare a adopté Londres, mais Londres a adopté Shakespeare. Au début du XVII^e siècle, il est devenu un homme célèbre. Il peut faire ce qu'il veut – ou presque. Il s'achète une belle propriété immobilière sur laquelle on ne cesse de s'interroger : c'est un refuge pour les catholiques, doté d'un réseau secret de souterrains. L'ensemble se situe près du Blackfriars, dans un quartier assez chic : les rues sont pavées, exemptes de boue et relativement éclairées. Shakespeare imprime sa marque sur la ville.

En 1616, à cinquante et un ans, sentant sa fin approcher, il dicte ses volontés ultimes. Il vient de passer quelques soirées bien arrosées avec son ami Ben Jonson, et sa santé chancelle. Sa fille est excommuniée, son frère est mort, ses parents aussi. Le 22 avril, il reçoit les derniers rites. Il est enterré sous une inscription qui existe encore : « Ne déplacez pas mes os. »

Au XX^e siècle, la réputation de Shakespeare est immense. La municipalité de Londres décide d'exhumer les fondations du Globe. En 1989, des murs apparaissent sous un parking à Park Street. Un acteur américain, Sam Wanamaker, entame une incroyable bataille pour reconstruire le théâtre à l'identique. Fils d'un couple d'émigrants ukrainiens, Wanamaker, au départ, est destiné à reprendre la profession de son père : tailleur. Mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Londres de Westminster et de Buckingham

Le 16 octobre 1834, un incendie se déclare à Londres. Pas n'importe lequel : le palais de Westminster, siège du Parlement, est en feu. C'est la consternation : le cœur de la ville, le centre du pouvoir, est atteint. C'est une catastrophe majeure.

Qu'a-t-il pu se passer ?

En fait, le feu s'est déclaré bêtement. Depuis des siècles, on utilise au Parlement des *tally sticks*, sortes de jetons de présence. Ce sont de petits manchons en bois que l'on jette dans une urne pour signifier qu'on a assisté à telle ou telle réunion ou séance. Pendant longtemps, ces instruments ont ainsi eu une fonction de vérification. Mais avec les progrès de l'éducation, leur usage est tombé en désuétude. Ainsi, dès le XVIII^e siècle, les divers ministres recommandent de ne plus les employer, les clercs sachant désormais lire et écrire. Les *sticks* sont définitivement retirés de la circulation en 1826 et stockés dans un grenier quelconque. L'ennui, évidemment, c'est qu'il y en a un grand nombre et que ces bouts de bois prennent de la place.

On décide donc de les brûler. Cependant, ce sont des objets qui relèvent du gouvernement : pas question de les carboniser en place publique ou dans une décharge. Le meilleur endroit, semble-t-il, est la chaufferie de la House of Lords, la Chambre haute du Parlement. On bourre les fourneaux jusqu'à la gueule, on allume, on attend, on recommence. Les chaudières

rougissent, peu importe. Bientôt, la salle s'emplit de fumée. En fin d'après-midi, elle est en flammes. L'isolation des fourneaux a été calcinée, le plancher supérieur flambe, le feu se répand à la vitesse de l'éclair.

C'est le plus grand incendie à Londres depuis 1666. La foule s'amasse, les pompiers accourent pour constater qu'il est trop tard. Le palais se transforme en une torche immense qui éclaire toute la ville. Des fêtes sont organisées, à la lumière des brandons : on se soûle, on chante, d'autres déplorent la perte du palais. Tout de suite, les polémiques enflent : faudra-t-il reconstruire dans le style classique ? Dans le genre de la Maison-Blanche aux États-Unis ? Préférera-t-on des ornements victoriens, des élancées gothiques, des avancées modernes ?

Le nouveau palais – celui qu'on peut admirer ou visiter aujourd'hui – date de 1844. Il sera de nouveau en partie détruit en 1941, lorsque trois bombes incendiaires nazies en frapperont le cœur.

Westminster a longtemps été le centre de fixation de la ville. Déjà aux alentours de l'an mille, des souverains comme Édouard le Confesseur ou Cnut s'étaient établis là, sur la Tamise. Tout au long du Moyen Âge, ce sera la résidence des chefs, des rois, des dirigeants. Le conseil s'y réunit et le premier Parlement, issu de la *Magna Carta*, s'y rassemble en 1295. Les bâtiments, alors, sont en bois et ressemblent plus à une abbaye fortifiée qu'à un palais. C'est d'ailleurs en ce lieu que Mellitus, l'archevêque de Londres, a installé ses ouailles vers l'an 600. Des siècles durant, les pêcheurs viendront rendre grâce aux abbés en leur livrant une part de leur prise.

Mais au fil du temps, les souverains revendiquent de plus en plus de place, de plus en plus de confort, de plus en plus de

faute. En 1530, Henri VIII rachète l'endroit et s'y fixe. Il compte ainsi manifester son pouvoir et asseoir pour de bon la monarchie des Tudors. L'histoire de sa brouille avec Rome est célèbre : il rejette bientôt l'autorité de Rome et dissout les ordres catholiques, se proclamant chef suprême de l'Église d'Angleterre. Il va de soi qu'il est aussitôt excommunié. C'est un homme brutal, mais multiple. Il exige le pouvoir absolu – ce n'est pas un vain mot dans sa bouche – et veut à toute force un héritier mâle. Il se mariera six fois : il divorcera de Catherine d'Aragon, fera décapiter Anne Boleyn, sera veuf de Jeanne Seymour, fera annuler son mariage avec Anne de Clèves, fera aussi exécuter Catherine Howard et terminera sa vie avec Catherine Parr. Quelle santé !

À Westminster, il peut également surveiller les délibérations des Chambres, car ses appartements sont situés à proximité. Cette cohabitation, au cours des siècles, deviendra déplaisante. En 1801, la Chambre haute se déplace, des bâtiments sont modifiés, mais le manque d'espace subsiste : les lords doivent se serrer. Faut-il construire ailleurs un nouveau palais ? La question se pose. La façade ouest est retouchée, un autre édifice abrite la Chambre des communes, l'ensemble de la circulation est révisé. L'ancienne Chambre des lords, où Guy Fawkes a essayé de faire sauter le gouvernement, est abattue.

Le feu mettra bon ordre à toute cette affaire.

Après l'incendie, il faut rebâtir. Évidemment, les parlementaires voient dans cette destruction par le feu la main de l'ennemi. Le palais a-t-il été carbonisé par les Français, les catholiques, les Prussiens ? Le roi Guillaume IV rassure ses sujets : rien ne permet de penser qu'il y a eu sabotage. Mais l'opinion est sensible : personne n'a oublié le premier attentat politique survenu dans l'ère moderne. En 1812, le Premier

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans les peintures et le maquillage. La ville est tiraillée entre le besoin de modernisme et le désir d'immobilité.

En politique, c'est pire : les révoltés se battent entre eux, les conservateurs gouvernent, le peuple trinque – comme d'habitude.

Dans la banlieue de Londres, voire dans certains quartiers, des enfants travaillent dix-huit heures par jour. Des femmes sont employées dans des manufactures malsaines, où elles manipulent de la colle empoisonnée, du phosphore, des produits toxiques. L'industrialisation se fait à marche forcée. La violence sociale est au maximum : Marx, d'ailleurs, prévoit que le premier pays à prendre le chemin du socialisme sera l'Angleterre, où les contradictions du capitalisme sont totales. Il se trompe. Ce n'est pas la première fois, ce ne sera pas la dernière. La pègre, au demeurant, qui est puissante, joue le rôle de régulateur social. Vol, mendicité, délinquance, tout est géré par un système que dominant les pégriots. Ceux-ci constituent, à Londres, une communauté extraordinaire où un évadé peut se fondre dans le décor, où une prostituée peut trouver une maison d'abattage, où la fausse monnaie circule constamment, où l'on peut écouler ce qu'on veut, nouer des contacts, survivre dans des taudis dans lesquels la police ne s'aventure jamais.

La Grande Exposition doit compenser cette vision de la ville, laquelle apparaît alors comme un lieu de civilisation avancée – et de plaisirs acceptables. Des orchestres de cuivres distraient les passants, des cirques ambulants proposent des attractions inédites, les théâtres offrent des opérettes, des drames, des pièces de Shakespeare. Le télégraphe, le téléphone, la photographie balbutient, mais ce sont des technologies

prometteuses. Un système d'égout voit le jour. L'adduction d'eau courante est améliorée. L'éclairage au gaz est partout.

La reine Victoria est la souveraine incontestée, incontestable, totale. Elle a passé une enfance « mélancolique », dormant chaque nuit dans la chambre de sa mère, apprenant ses leçons en allemand, en français, en italien et en latin, et voyageant dans divers coins du pays pour découvrir le royaume. Le 20 juin 1837, Guillaume IV meurt. Victoria accède au trône, malgré sa jeunesse (elle a dix-huit ans). Elle est couronnée un an plus tard. Très vite, afin de se dégager de la tutelle de sa mère et par besoin d'indépendance, elle épouse Albert de Saxe-Cobourg et manifeste son autorité. Hélas, en 1840, alors qu'elle est enceinte, la reine est victime d'une tentative d'attentat. Un aliéné, Edward Oxford, tire sur elle deux coups de feu, la manque, et est placé en hôpital psychiatrique jusqu'en 1867, date à laquelle il sera expulsé vers l'Australie. Il y mourra en 1900.

La *pax britannica*, faite de puissance, d'arrogance et de pouvoir, semble éternelle. Les deux hommes politiques les plus fameux de l'époque, Gladstone et Disraeli, que tout oppose (le premier est un libéral, le second un tory), réussissent à accompagner, voire à susciter, les réformes nécessaires. L'ère victorienne, pour Londres, sera un haut sommet.

À la vérité, la capitale anglaise est la plus grande ville du monde. La finance, le commerce, les échanges, la diplomatie, tout passe par cette mégalopole qui offre un portrait très contrasté. Il y a des quartiers semés de jardinets (c'est encore le cas aujourd'hui) et des secteurs absolument sordides. Tout est dessiné au carré : la plupart du temps, les rues se coupent à angle droit. La loi anglaise rend chaque habitant propriétaire de son sol... comme de ce qui se situe dessous, jusqu'au centre de

la terre. Si bien que pour éviter d'avoir à négocier avec des milliers de gens, les constructeurs futurs du métro de Londres en seront réduits à suivre le tracé des grandes avenues, qui appartiennent à la communauté. D'où un plan radicalement différent de celui de son confrère parisien.

La populace est dense, très dense. Des luttes à mains nues ont lieu dans les arrière-cours, des combats de coqs attirent le chaland qui veut parier quelques sous, les duels de chiens sont nombreux et, pour se réjouir, rien ne vaut une belle pendaison ou, à la rigueur, le supplice du pilori. Des baladins chantent sous les fenêtres, espérant quelque menue monnaie, des caricaturistes établissent leur table de dessin dans la rue, les pubs restent ouverts, vomissant des ouvriers alcoolisés à toute heure. À première vue, c'est le chaos absolu.

La cité grandit, littéralement, à vue d'œil : elle cannibalise des villages comme Islington, Bayswater, Lambeth. Elle est aussi victime d'une explosion démographique. Non seulement les provinciaux viennent en ville à la recherche d'un emploi, devenant ainsi des prolétaires tels que les définissait Marx (ne vendant que leur force de travail), mais les naissances et l'immigration issue de l'Empire jouent. Londres compte un million d'habitants en 1800, puis cinq millions en 1900. À l'époque de la Grande Exposition, un Londonien meurt toutes les huit minutes, un enfant voit le jour toutes les cinq minutes. On recense plus de cent mille prostituées, cent cinquante mille clochards, miséreux, traîne-savates, chiffonniers, vingt mille cafés et débits de boissons. Les Irlandais sont plus nombreux à Londres qu'à Dublin, et les catholiques qu'à Rome. C'est une ville protéenne, qui frappe l'imagination. Friedrich Engels, le compère de Marx, en est à court de vocabulaire. Il ne parvient pas à saisir la complexité de Londres. « On peut y errer durant des heures sans en voir le bout », écrit-il, étonné. Verlaine, lui,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

D'autres noms sont jetés en pâture à la presse : Montague John Druitt, un avocat homosexuel, dont on retrouvera le cadavre (suicide par noyade) en 1888 – impossible, donc, de le lier aux crimes des années suivantes. George Chapman, un Polonais (encore !) qui a empoisonné ses trois épouses et qui sera pendu en 1903. Mais ce qui est retenu, c'est qu'il est barbier. Or les barbiers, depuis des siècles, sont aussi bouchers. Cela dit, un empoisonneur peut-il passer au couteau comme arme fatale ? Michel Ostrog, lui, est un Russe louche. Escroc, chirurgien, il « travaille » volontiers ses pigeons dans le quartier de Whitechapel. Cela en fait-il pour autant un assassin ? La liste s'allonge de jour en jour : William Bury, un marchand de sciure qui a tué sa femme à coups de couteau, est soupçonné (il sera pendu). Thomas Neil Cream, un avorteur écossais qui a travaillé à Chicago, est questionné. Il sera pendu pour le meurtre de sa maîtresse... Citons encore Carl Feigenbaum, un égorgéur ; Robert Stephenson, un journaliste ; Frederick Bailey Deeming, un criminel qui se vantera (contre toute preuve) d'être Jack l'Éventreur.

L'énumération, au fil des ans, devient incroyablement longue. À peu près tous les personnages célèbres vont être suspectés, depuis le duc de Clarence (le fils d'Édouard VII) jusqu'à Lewis Carroll (l'auteur d'*Alice au pays des merveilles*). Des auteurs de romans policiers ont même attribué l'identité de Jack l'Éventreur à... Sherlock Holmes. Curieusement, d'ailleurs, Conan Doyle – qui se mêlait volontiers d'écrire sur des sujets d'actualité – ne publiera pas de livre sur la question. Mais il avancera l'idée que le coupable est une femme... Des histoires invraisemblables se mettent à circuler : le Premier ministre, lord Salisbury, serait le tueur, car il ferait partie d'une secte d'assassins. Le poète James Kenneth Stephen aurait eu l'envie d'éviscérer des femmes, pour la beauté du geste. L'écrivain

Francis Thompson aurait mis à profit ses intimes connaissances et sa fascination de la dissection humaine... Bref, impossible de s'y retrouver. Depuis un siècle et demi, l'affaire hante l'imaginaire de la ville de Londres.

Films, livres, articles : sans cesse, les incitations à rouvrir le dossier (dont la plupart des pièces se sont perdues) sont légion. Ainsi l'auteur à succès Patricia Cornwell a-t-elle récemment demandé une analyse ADN des timbres des cartes postales envoyées par l'Éventreur. Hélas, cela n'a rien donné. De nombreux héros de fiction – Sherlock Holmes, Rouletabille, entre autres – feront allusion à l'Éventreur, sous la plume d'écrivains imaginatifs. Et Johnny Depp, dernièrement, a tenu à jouer dans un film intitulé *From Hell* – formule dont on a dit qu'elle figurait sur le courrier signé par Jack l'Éventreur.

Aujourd'hui, des visites guidées sont organisées sur les sites des meurtres et, chaque année, de nouvelles théories sont soumises. Avec Frankenstein, Dracula et Goldfinger, Jack est devenu l'un des grands méchants de la fiction de genre.

Reste une image : celle d'un affreux prédateur, qui rôde dans un quartier miséreux. Whitechapel, d'un seul coup, s'est mué en symbole de la face sombre d'une société qui écrase l'individu tout en confiant les privilèges à la bourgeoisie arrogante. Ville riche contre ville pauvre : Jack l'Éventreur a mis en évidence, comme Dickens, la lutte des classes.

Londres, ville des terribles contrastes.

Le Londres de Sherlock Holmes

Chacun le sait : Londres, c'est la ville de Scotland Yard, des ruelles embrumées, des assassins en fuite, des indices disposés sous des réverbères noyés de smog, des vieilles dames louches, des mystères à chaque coin de rue. Et qui ignore que le premier détective privé du monde, Sherlock Holmes, habitait au 221b, Baker Street ? Que c'est là qu'il jouait (faux) du violon ? Qu'il prenait de la cocaïne ? Qu'il se confiait à son ami Watson ? Qu'il recevait ses clients, sa logeuse et, parfois, son frère Mycroft ? Baker Street, à deux pas de Regent's Park, est aujourd'hui entièrement prise par la mythologie de Sherlock Holmes. La moitié des commerces de la rue – blanchisseur, pub, banque – ont fait apposer des plaques mentionnant le héros inventé par Conan Doyle.

Le Sherlock Holmes Museum restitue minutieusement l'environnement du grand détective. Dix-sept marches, exactement, pour monter au premier étage où, de 1881 à 1904, Holmes fumait la pipe et faisait des déductions magistrales. Images au laser, objets hologrammes, visiblement les curateurs de l'endroit n'ont pas laissé passer le moindre détail. On peut également y acheter des cannes (comme celle de Holmes), des pipes (comme celle de Holmes), des casquettes à deux visières (comme Holmes), des jeux d'échecs, des violons, des tasses à thé, des... Tout comme Holmes. Mais pour les amateurs, la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

où il participera à la rédaction de la Déclaration d'indépendance.

Désormais, il est entré dans l'histoire.

Au 12, Upper Gower Street se trouve aujourd'hui le département de biologie de l'université de Londres. C'est un bâtiment moderne, dans lequel Charles Darwin n'a pas vécu. Mais sa maison – détruite pendant la guerre par les bombardements nazis – se situait exactement là, à distance égale de Euston Square et de Goodge Street. L'endroit était idéal pour lui, situé à quelques pas de la plupart des sociétés scientifiques de l'époque, la Geological Society of London, la Linnean Society of London, la Royal Geographical Society, la Royal Society et la Zoological Society of London.

C'est en 1837 que Charles Darwin s'installe à Londres. Il vient de passer cinq ans sur le navire *Beagle*, et a récolté des observations géologiques, des spécimens, des nouveautés. Il a fait escale à l'île de Santiago et au Cap-Vert, y a remarqué les strates géologiques des siècles passés, s'est arrêté en Patagonie, est monté dans les Andes et, de façon générale, en Amérique du Sud, a amassé tous les éléments qui lui permettront d'élaborer, plus tard, sa théorie de l'évolution des espèces. Au retour, établi dans la capitale anglaise, il fréquente assidûment les réunions des diverses Sociétés de géographie, où il dérange les tenants de l'ordre divin.

Comment trouve-t-il le temps d'épouser sa cousine Emma Wedgwood ? Désormais, ils vont vivre dans Upper Gower Street. C'est là que Darwin recopie et classe ses mille trois cent quatre-vingt-quatre notes géologiques du voyage du *Beagle* et ses trois cent soixante-huit annotations zoologiques. Il décrit à quoi ressemblait la surface de la Terre des millions d'années plus tôt, puis dessine les arbres fossilisés qu'il a vus lors de son séjour sur la Terre de Feu. En 1840, il devient membre du conseil de la

Royal Geographical Society et continue ses travaux sur la sélection naturelle. Appuyant ses idées sur la transformation des récifs coralliens, il se heurte à une très vive opposition. Ses adversaires sont furieux : ils le traitent de charlatan, de manipulateur, de fantaisiste. C'est finalement cette énergie, ce temps perdu qui le contraignent à déménager. Il va se fixer dans le Kent, d'où il ne bougera plus.

En 1859, soit dix-huit ans après avoir abandonné Londres, il publie enfin son *Origine des espèces*, un ouvrage révolutionnaire qui changera totalement notre conception de la nature – et de Dieu. Il meurt en 1882, à soixante-treize ans, en province. Londres réclame alors sa dépouille : Charles Darwin sera enterré à Westminster, avec les honneurs.

Londres est sa dernière demeure.

Karl Marx a-t-il croisé Darwin ? Ce n'est pas impossible, mais c'est peu probable. Les deux hommes fréquentent des cercles différents. Quand le grand théoricien arrive à Londres, il a trente et un ans. Il vient de passer deux ans à Paris, rue Vaneau, et c'est non loin de l'Opéra, au Café de la Paix, qu'il a rencontré celui qui sera son ami et son soutien, Friedrich Engels. Sur la requête du roi de Prusse, il est contraint d'aller vivre à Bruxelles, où il écrit le *Manifeste du parti communiste*, ouvrage qui va révolutionner (c'est le mot) le monde entier. Le gouvernement belge l'accuse de menées subversives, et il fuit à Cologne. Très vite, il est de nouveau chassé. Il ne lui reste plus qu'à rejoindre la capitale la plus proche, Londres. Il y restera de 1849 à 1883, date de sa mort. C'est à Londres qu'il se laisse pousser la barbe.

Faute de moyens, le couple Marx et leurs quatre enfants sont obligés de vivre dans diverses pensions à bon marché. Un cinquième enfant arrive : il faut se loger plus décemment. Les

Marx s'installent chez leur ami Heinrich Bauer, au 64, Dean Street. C'est dans ce logement peu salubre que trois enfants vont mourir : Foxchën (pneumonie), Franziska (décès indéterminé) et Henry (choléra). Plus tard, un bébé succombera avant d'être nommé. Les conditions sont dures : Marx gagne peu d'argent avec ses articles et les épidémies frappent autour de lui. Ainsi, en 1854, six mille Londoniens disparaîtront à cause d'une pompe à eau infectée par le virus du choléra.

Finalement, les Marx restent dans l'appartement de Dean Street, qu'ils louent pour la somme de 22 livres sterling par an. Un visiteur décrit leur lieu de vie :

C'est dans l'un des pires quartiers de Londres. Il y a deux chambres. L'une est le salon, avec vue sur la rue. L'autre est la chambre à coucher. Il n'y a pas un seul meuble de qualité. Tout est cassé, éraflé ou en loques. Un pouce de poussière couvre tout et un grand désordre règne. Une vieille table couverte de toile cirée est recouverte de manuscrits, de livres, de journaux. Vous vous asseyez sur une paire de pantalons, et rien n'embarrasse les Marx. On est reçu très amicalement, on vous offre une pipe, du tabac, ce qu'il y a. Une conversation animée est entamée, elle fait oublier les défauts domestiques et, à la fin, elle vous réconcilie, car les idées sont intéressantes, originales. Voici le portrait fidèle de la vie de famille de Marx le communiste.

Tandis que Karl travaille à développer ses concepts sur la lutte des classes et la dictature du prolétariat, il observe la société anglaise. Londres, pense-t-il, est l'endroit d'où doit partir la révolution. Il se joint à la I^{re} Internationale et entame une lutte forcenée contre Bakounine, qui prêche l'anarchisme. Incapable de trouver la paix chez lui, il fréquente le *Red Lion Pub* au coin de Great Windmill Street et donne là de mémorables conférences, notées par la police et les espions russes. Puis, souvent, il file à la British Library, où il amasse une documentation colossale sur l'économie capitaliste. Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vivre jusqu'à sa disparition, là qu'il reçoit ses amis de marque et les journalistes. Quand ceux-ci lui demandent : « Quel est le secret de votre succès ? » Il répond : « Il n'y a pas de secret. Faites autant de publicité que vous pouvez. » La firme engrange désormais 4,5 millions de dollars (actuels) tous les mois. Dès lors, Thomas Lipton est accepté dans les cercles de l'élite londonienne. Il fait partie du roman de Londres.

Il devient le fournisseur officiel de la Cour et peut ajouter sur ses boîtes les armes de la reine. Il fait placarder sa devise : « Le travail conquiert tout ». D'ailleurs, il travaille, avec acharnement. Il ne va jamais au théâtre ou au restaurant. Il n'a pas de maîtresse, pas d'épouse, pas de fiancée. Sa seule distraction : un électrophone, système qui permet d'écouter des opéras par téléphone. Puis il se remet à l'ouvrage. Il étend son empire en Afrique du Sud, en Nouvelle-Zélande, au Labrador. Sa propriété d'Osidge se révèle vite insuffisante : il fait construire de nouveaux bureaux sur un triangle constitué par Bath Street, City Road et Old Street. C'est à deux pas du centre de Londres, et c'est immense. Trois cents employés y pénètrent chaque jour, sous un blason gravé dans le marbre, et passent devant un immense portait du maître des lieux. L'électricité est générée sur place, le télégraphe relie Liverpool, Glasgow et Dublin. La maison mère se tient en relation constante avec les cinq mille points de vente Lipton dans le monde. Des fresques d'inspiration hindoue ornent les murs. Les serviteurs sont vêtus à la mode cinghalaise, en tunique blanche. Quant au bureau du grand patron, au dernier étage, c'est une cabine de bateau avec du bois, des souvenirs, des fauteuils confortables. Dans l'usine à côté, cinq cents jeunes femmes conditionnent tous les jours un million de doses de thé.

Lors du jubilé de la reine, alors que l'élite de Londres hésite à faire des donations pour l'œuvre de bienfaisance

d'Alexandra – seuls 10 % de la somme sont collectés un mois avant –, Lipton se saisit de l'occasion, signe un chèque de 3,2 millions de dollars (en valeur actuelle) pour les pauvres, et l'envoie. Il n'a pas oublié ses années de pauvreté. Le 22 juin 1897, jour du jubilé, il se rend dans les quartiers misérables et offre quatre cent mille repas – fromage, pain, tourte de viande, pudding, gâteau, *ginger ale*. Et thé. Toute la journée, Lipton s'assure que les gens sont nourris, que tout fonctionne bien. Il entraîne à sa suite Alexandra. Elle voit, de ses yeux, l'atroce misère des sujets de l'Empire. Lipton, lui, est simplement ému de se retrouver avec ses frères de classe. Désormais, il est adoré par le peuple.

La reine l'élève à la dignité de lord.

Pour le reste de sa vie, sir Thomas va rester un Londonien parfait.

Il ne lui reste plus qu'à accomplir une dernière passion : la voile. En 1901, à la mort de sa mère, la reine Victoria, le roi Édouard VII monte sur le trône. C'est un homme qui aime les plaisirs de la vie. Il fume, il boit, il couche. Il adore l'Amérique et vénère surtout Lillie Langtry, la plus célèbre actrice de l'époque. Sir Thomas devient très vite un proche d'Édouard. Il s'occupe de ses amis, parfois de ses amies, rend service et partage avant tout avec le souverain le goût des courses en mer. De 1899 à sa mort, Thomas Lipton va se mesurer, sur ses yachts *Shamrock I* puis *Shamrock II*, aux vainqueurs de l'America's Cup... Il y en aura cinq. Pendant longtemps, la société londonienne lui interdira l'accès du Royal Yacht Squadron, le fin du fin, car il est de trop basse extraction. Ce n'est qu'un an avant sa disparition que, du bout des lèvres, les snobs de ce club l'accueilleront. À la mort d'Édouard VII, en 1910, Lipton est pourtant bien en cour auprès du kaiser Guillaume II, fréquente le

milliardaire J. P. Morgan, joue au bridge avec Charles S. Rolls (de Rolls-Royce).

Son nom va rester dans les annales de l'America's Cup, dont il est un admirateur fanatique. Le 30 septembre 1931, il attrape un rhume et, malgré sa toux, passe la soirée à jouer au billard dans sa maison d'Osidge. Le lendemain, on le retrouve mort dans son lit. Il avait quatre-vingt-un ans. Sur sa table de nuit, un billet pour l'Amérique – et une tasse de thé.

La Lipton Company sera rachetée dans les années 1980 par la multinationale Unilever. En 2010, les ventes des produits Lipton atteindront 3,5 milliards de dollars.

Thomas Twining et Thomas Lipton firent connaître le thé à Londres. Le premier, aux riches et aux nobles. Le second, au petit peuple. À eux deux, ils donnèrent le goût du thé à une Angleterre qui, désormais, ne saurait s'en passer.

Londres, ville des deux magiciens du *high tea*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Londres du Blitz

Le 7 septembre 1940, à 5 heures du matin, six cents bombardiers, en vagues successives, attaquèrent Londres. La banlieue fut durement touchée : lignes électriques coupées, immeubles en flammes, docks écrasés de bombes incendiaires, stocks d'essence détruits, maisons émiettées. Le lendemain, les bombardiers revinrent. La nuit d'après aussi. Le St. Thomas Hospital fut touché, la cathédrale Saint-Paul, Buckingham Palace, Piccadilly, rien ne fut épargné. En deux mois, la ville allait recevoir trente mille bombes ; six mille personnes furent tuées les dix premiers jours. Le 15 octobre, nuit de pleine lune, les incendies étaient tellement rageurs que « la fin du monde semblait proche », selon certains.

C'était le début du Blitz, la plus féroce campagne de bombardement des populations civiles jamais connue. Hitler voulait mettre Londres à genoux. La Pologne était soumise, l'URSS enchaînée par le honteux pacte de Fer qui la liait à l'Allemagne, la France s'était simplement rendue, l'Italie était fasciste, l'Espagne aussi, et le reste de l'Europe passait graduellement aux mains des nazis. Les États-Unis ne bougeaient pas.

L'Angleterre était seule.

Le destin de la Seconde Guerre mondiale, le destin du monde, s'est joué là, sur cette île dont Londres est le cœur

battant.

Au départ, une donnée tangible : Hitler, que tous ses subordonnés tiennent pour un « génie militaire », a pourtant un point faible. Il ne comprend pas, ne saisira jamais, les principes fondamentaux de la guerre aérienne. Sa vision repose sur son expérience de la guerre de 14-18. En gros, il pense que les bombardements sont des éléments de peur, de terreur, destinés à faire plier les peuples et les nations, au lieu de considérer que l'aviation doit s'attaquer à des centres économiques et détruire le potentiel industriel d'un pays. Il n'arrive pas, alors, à conceptualiser un plan d'attaque cohérent sur l'Angleterre, pays qu'il estime vaguement abandonné à des cousins éloignés (les Saxons, dans son esprit, sont racialement proches des Aryens). Il ne donne pas de directives claires : faut-il bombarder les villes ? Les ports ? Les réserves stratégiques ? Les unités de production ? Un peu de tout. Il confie la direction de la stratégie aérienne à Göring, qui est certes un as de l'aviation, mais qui ne se déplace pas et conduit la bataille depuis sa maison près de Brandebourg, à 800 kilomètres de Calais. Göring, extrêmement jaloux de ses prérogatives, refusera jusqu'au bout de collaborer avec la Kriegsmarine et de monter des attaques concertées. De plus, il ne tient pas compte des progrès techniques. Il divise la Luftwaffe en trois flottes, dont le total parvient à atteindre mille huit cents bombardiers et neuf cents chasseurs. Ces derniers, des Messerschmitt 109 E, sont des machines excellentes, plus rapides que les appareils anglais, des Supermarine Spitfire et des Hawker Hurricane. Mais les avions allemands ont un défaut : ils virent mal. Le Me-109 E est équipé de trois canons de 20 millimètres, de deux mitrailleuses de 7,9 millimètres, pousse des pointes à 650 kilomètres-heure, peut monter à 35 000 pieds, mais est doté de petits réservoirs qui ne l'autorisent qu'à voler une heure. Or, pour traverser le Channel,

il faut vingt minutes aller et retour. En face, les Anglais se reposent sur le Hurricane, qui peut atteindre 600 kilomètres-heure et est équipé de quatre mitrailleuses de 0,303 pouces.

La bataille aérienne d'Angleterre a en fait commencé le 13 août 1940. Ce jour-là, la Luftwaffe a fait mille quatre cent quatre-vingt-cinq sorties, et a perdu quarante-six avions contre treize pertes anglaises. Le 30 août, les Allemands totalisent mille trois cent quarante-cinq sorties, concentrant leurs attaques sur les aérodromes, de façon à pouvoir se tourner contre la flotte anglaise dans un second temps. Après la mise hors d'état de nuire de la flotte, la possibilité d'une invasion avec des parachutistes se fait jour. Les pertes anglaises, alors, sont très importantes : en un mois, onze des quarante-six *squadron leaders* et trente-neuf des quatre-vingt-dix-sept *wing commanders* sont tués. L'héroïsme des pilotes anglais est inouï. Al Deere, un as néo-zélandais, parvient à abattre dix-sept appareils ennemis en août 1940, est lui-même abattu sept fois, entre en collision avec un avion allemand, voit son engin exploser au sol alors qu'il se trouve à 200 mètres, et continue d'en découdre.

La mission est claire pour les Britanniques. Il faut tenir. Tenir jusqu'à l'automne, date à laquelle le mauvais temps va rendre le Channel impraticable pour des barges militaires, et toute menace d'invasion sera écartée pour quelques mois. Mais les bombardements sont épouvantables. Comment résister ? La chance va jouer en faveur des Anglais : le haut commandement allemand décide de changer de stratégie. On ne va plus bombarder les bases, mais les villes.

Pour le commandement anglais, c'est un répit. Il va pouvoir réparer les bases, les terrains d'atterrissage, mieux se battre.

Pourquoi les Allemands ont-ils revu leur objectif ? Par vanité. Churchill a cherché – et réussi – à piquer la fierté d'Hitler. Alors

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de changement, comme elle l'a été pour les zazous en 1940. C'est une forme de protestation, une revendication, une identité. En 1967, John Stephen avoue : « J'ai l'impression d'être Michel-Ange. » En effet, il a créé quelque chose, bien que la comparaison soit un tantinet exagérée.

La mode impose des looks qui vont être autant de batailles. Ainsi, dans Piccadilly, on voit apparaître des garçons avec les cheveux longs ! Enfin, longs, façon de parler. Les Beatles ont les cheveux qui ne couvrent même pas les oreilles, et ils font scandale ! D'autres groupes leur emboîtent le pas : les Animals (*House of the Rising Sun*), les Kinks (*You Really Got Me*), les Moody Blues (*Nights in White Satin*), les Who (*My Generation*), les Yardbirds (*I'm a Man*), les Them (*Gloria*). Le rock fait place au twist, le twist au jerk, l'ambiance est au « *free love* », l'amour libre. Les parents grincent des dents, c'est exactement l'effet recherché. En été, dans les parcs de Londres, des jeunes venus du monde entier sont allongés dans l'herbe, vêtus de couleurs flamboyantes, fumant des choses qui ont une drôle d'odeur, et s'embrassant – *my God !* – en public. Diana Vreeland, la directrice de *Vogue*, l'impératrice de la mode mondiale, dont un battement de cils peut condamner un couturier au chômage, qui a lancé la mode du bikini en 1947 en écrivant que « le bikini est la chose la plus importante depuis la bombe atomique », s'extasie sur Londres. Elle admire le laisser-aller, la liberté, le changement, et déclare que « Londres est la ville la plus swing d'aujourd'hui ». Une autre créatrice de mode, Mary Quant, fait son chemin. C'est la fille d'un couple d'instituteurs gallois, mais elle a des idées. Elle raccourcit les jupes, impose le look écolière (socquettes, chemise blanche) sélectionne des mannequins étiques, et préfère les cheveux courts, les lunettes immenses, les bustiers moulants. Est-ce Mary Quant à Londres ou Courrèges à Paris qui crée la

minijupe ? En tout cas, elle lance l'idée, et c'est une révolution. Dans son magasin sur King's Road, c'est la ruée. Les top models les plus célèbres – dont Jean Shrimpton – portent des minijupes qui arrivent au ras de la culotte. Les passants, dans la rue, s'arrêtent. Les commentateurs estiment qu'il s'agit d'une « invitation au viol ». À Londres, désormais, c'est bien tranché : il y a les pour, il y a les contre.

La révolution sexuelle est en marche.

Tout les *people* se précipitent à Londres et à Carnaby Street. Des auteurs de théâtre comme John Osborne, des actrices comme Claire Bloom, Susannah York, Audrey Hepburn, Brigitte Bardot, Leslie Caron, Catherine Deneuve, des photographes comme David Bailey et Richard Avedon, des cinéastes comme Stanley Kubrick et Joseph Losey. Brusquement, le fameux brouillard londonien semble disparaître. Mary Quant se souvient : « Quand j'ai débuté, Londres était ravagé par les bombes. Et le brouillard imprégnait tout. Ça sentait le brouillard, tout avait la couleur du brouillard. »

Le Swinging London colore même la météo.

L'invasion britannique continue. La « Beatlemania » est dans chaque rue, dans chaque pub, dans chaque chambre de Londres. Les chanteurs anglais ont la cote : Petula Clark, Herman's Hermits, The Troggs, Donovan sont célèbres. Ils mettent au goût du jour un style. Quel style ? Blues-rock ? Rock-pop ? Non : psychédélique. Des clubs psychédéliques voient le jour : le UFO sur Tottenham Court, le Middle Earth Club à Covent Garden, le Art Lab à Chelsea. Des modes psychédéliques sont créées : images démultipliées, bourrées de couleurs, souvent tracées à l'aérographe. Des œuvres sont mises en vente, affiches détournées, messages politiques barbouillés. Le psychédélicisme envahit tout Londres, et déborde.

L'idée d'utiliser des drogues « psychédéliques » (comprenez qui « ouvrent l'esprit ») est né avec le LSD, création d'un gourou un peu fou, Timothy Leary. Ce Californien issu de la Beat Generation, comme Kerouac ou Ginsberg, importe le LSD à Londres en 1964. Immédiatement, tout le monde se jette sur cette drogue sympathique, qui provoque des hallucinations vives. Les autorités s'émeuvent, et mettent en garde contre la marijuana, le haschisch, le LSD, le peyotl. Mais les jeunes Londoniens s'inscrivent en faux. Nos parents nous ont menti, disent-ils. Ce sont des drogues dont l'innocuité agace la génération précédente, voilà tout. Ils nous envient notre liberté.

Las ! Les effets se feront sentir plus tard. Dans les années 1970 et 1980, la plupart des stars qui se faisaient les avocats de la drogue seront mortes. Les Beatles, eux, survivront. Le groupe explosera, et le seul à se droguer à l'héroïne, John Lennon, sera assassiné à New York.

In memoriam, quelques groupes de pop' music de ces années-là : The Spencer Davis Group, Marianne Faithfull, The Fortunes, Manfred Mann, Sandie Shaw, The Tremeloes, The Zombies, Ian Whitcomb, The Pretty Things, Tom Jones, Cilla Black...

Le symbole du Londres de cette époque, c'est Jean Shrimpton, mannequin surnommé « Shrimp » (la crevette). Elle mérite son sobriquet. Contrairement aux filles plantureuses des *fifties*, la Crevette est minuscule. Née dans une ferme, élevée dans un couvent, elle est repérée par un réalisateur et, en 1960, à dix-sept ans, elle entre dans une école de mannequins. Son physique – de grands yeux étonnés, pas de seins, des jambes maigres – est en résonance avec l'esprit du temps. Elle fait la couverture de *Vogue*, de *Harper's Bazaar*, de *Vanity Fair*, de *Elle*. Elle est traquée, photographiée sous tous les angles. On la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Le roman des lieux et destins magiques »
Collection dirigée par Vladimir Fédorovski

Déjà parus :

Le Roman de la Russie insolite, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de Saint-Pétersbourg, Vladimir Fédorovski, prix de l'Europe.

Le Roman du Kremlin, Vladimir Fédorovski, prix du Meilleur Document de l'année, prix Louis-Pauwels.

Le Roman d'Athènes, Marie-Thérèse Vernet-Straggiotti.

Le Roman de Constantinople, Gilles Martin-Chauffier, prix Renaudot essai.

Le Roman de Shanghai, Bernard Debré, prix de l'Académie des sciences morales et politiques.

Le Roman de Berlin, Daniel Vernet.

Le Roman d'Odessa, Michel Gurfinkiel.

Le Roman de Séville, Michèle Kahn, prix Benveniste.

Le Roman de Vienne, Jean des Cars.

La Fabuleuse Histoire de l'icône, Tania Velmans.

Dieu est-il gascon ?, Christian Millau.

Le Roman de Saxe, Patricia Bouchenot-Déchin.

La Fabuleuse Histoire de Malte, Didier Destremau.

Le Roman de Hollywood, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman de Chambord, Xavier Patier, prix du Patrimoine.

Le Roman de l'Orient-Express, Vladimir Fédorovski, prix André-Castelot.

Le Roman de Budapest, Christian Combaz.

Je serai la princesse du château, Janine Boissard.

Mes chemins secrets, Jacques Pradel.

Le Roman de Prague, Hervé Bentégeat.

Le Roman de l'Élysée, François d'Orcival.
Le Roman de Tolède, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.
Le Roman de l'Italie insolite, Jacques de Saint-Victor.
Le Roman du Festival de Cannes, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.
Le Roman des amours d'Elvis, Patrick Mahé.
Le Roman de la Bourgogne, François Céséra.
Le Roman de Rio, Axel Gyldén.
Le Roman de la Pologne, Beata de Robien.
Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques, Jean-Paul Caracalla.
Les Romains de Venise, Gonzague Saint Bris.
Le Mystère des Tuileries, Bernard Spindler.
Le Roman de la Victoire, Bertrand de Saint-Vincent.
Le Roman de Québec, Daniel Vernet.
Le Roman de Mai 68, Jean-Luc Hees.
Le Roman d'Israël, Michel Gurfinkiel.
Le Roman de Bruxelles, José-Alain Fralon.
Le Roman de Pékin, Bernard Brizay.
Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique, Audrey Claire.
Le Roman de mes chemins buissonniers, Jean-Pierre Fleury.
Le Roman du désert, Philippe Frey.
Le Roman d'un pianiste, Mikhaïl Rudy.
Le Roman de Bretagne, Gilles Martin-Chauffier.
Le Roman de Madrid, Philippe Nourry.
Le Roman de Cuba, Louis-Philippe Dalembert.
Le Roman de Marrakech, Anne-Marie Corre.
Le Roman du Mexique, Babette Stern.
Le Roman du Vatican secret, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.
Le Roman de Nice, Jean Siccardi.
Le Roman de Saint-Tropez, Nicolas Charbonneau.
Les Amours de Hollywood, Pierre Lunel.
La Grande Épopée de la traversée de la Manche, Albéric de Palmaert.

Le Roman de la chanson française, David Lelait-Helo.

Le Roman du Jardin du Roy, Philippe Dufay.

Le Roman de l'âme slave, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du loup, Claude-Marie Vadrot.

Le Roman de l'Inde insolite, Catherine Golliau.

Le Roman du cinéma français, Dominique Borde.

Le Roman de Belgrade, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karić 2010. *Le Roman de Tolstoï*, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de la Rome insolite, Jacques de Saint Victor.

Le Roman de Saïgon, Raymond Reding.

Le Roman de Napoléon III, Christian Estrosi et Raoul Mille.

Le Roman de Biarritz, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.

Le Roman de l'Orient insolite, Bernard Saint Bris.

Le Roman des maisons closes, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.

Le Roman de Sissi, Elisabeth Reynaud.

Le Roman des Marins, Laurent Mérer.

Le Roman des Provinces, Jean Siccardi.

Le Roman de Hemingway, Gérard de Cortanze.

Le Roman des papes, Bernard Lecomte.

Le Roman des morts secrètes de l'Histoire, Philippe Charlier.

Les Romans du Mont Saint-Michel, Patrice de Plunkett.

Le Roman de la Louisiane, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman de l'espionnage, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du Juif universel, Elena Bonner, André Glucksmann.

Le Roman de Raspoutine, Vladimir Fédorovski, Grand Prix Palatine du roman historique 2012.

Le Roman des aventuriers, François Cérésa.

Le Roman du Siècle rouge, Alexandre Adler, Vladimir Fédorovski.

Le Nouveau Roman de l'Élysée, François d'Orcival.

Le Roman de la Syrie, Didier Destremau, Christian Sambin. *Le Roman de la gauche*, Hervé Bentégeat

Les Romans de la Corse, Angèle Paoli, Paul-François Paoli